Steven PINKER, *L'instinct du langage*

trad. de l'anglais (États-Unis) par Marie-France Desjeux, Paris, O. Jacob,
2013 [1994], 495 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8739>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8739

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 236-237

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Steven PINKER, *L'instinct du langage* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8739> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8739>

« ont en commun de considérer la réalité comme une donnée secondaire de la construction des discours ». En conséquence, elle propose de remettre en cause les grands dualismes (esprit/monde, intellect/affect, etc.) et note qu'aujourd'hui « les conceptions externalistes de l'esprit présentent ce dernier comme distribué dans les environnements » (p. 96). Ainsi, par exemple, les émotions. À cet égard, on s'étonne de ne pas trouver mention de la sémiotique des passions d'Algirdas Julien Greimas et Jacques Fontanille (*Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éd. Le Seuil, 1991). L'idée générale qui résulte de cette analyse est que le discours est essentiellement un matériau composite. Lui adresser la question du paramètre moral (« la vertu [?] discursive ») comme critère d'évaluation du discours donne des arguments supplémentaires au besoin de décloisonner les disciplines, mais, à condition, bien sûr, de distinguer fermement entre « morale » et « éthique », ce qui déplace le problème à l'intérieur de la catégorie des discours. Dans une perspective « sciences de l'information et de la communication », Olivier Le Deuff – « Humanisme numérique et littératies » (pp. 117-133) – revient sur la question de l'interaction homme-machine, le technohumanisme d'Ann Balsamo (« Technohumanism and the Rise of Digital Humanities », in : William Aspray, dir., *Digital Media : Technological and Social Challenges of the Interactive World*, Lanham, Scarecrow Press, 2011, pp. 213-226), pour poser le problème des rapports de l'humanisme numérique et des littératies telles que Jack Goody les entend. Et l'auteur souligne très justement le danger de l'instrumentalisation qui résulte des formations (brevet informatique et internet – B2i –, certificat informatique et internet – C2i) pratiquées de nos jours, lesquelles ne permettent pas aux usagers de « comprendre les relations qui existent entre l'homme et les objets techniques » (p. 122), de sorte que ces derniers ne sont plus en mesure d'instrumenter le savoir afin de donner cet accès automatique à l'information raisonnée que devraient permettre les nouvelles technologies. D'où la nécessité de « définir les humanités numériques comme une transdiscipline » (p. 123) susceptible non seulement d'observer et penser le monde, mais aussi capable de l'améliorer et le faire changer (p. 132). Les questions que posent ces recherches sur de nouvelles épistémologies critiques trouvent une nouvelle dimension dans la contribution de Fred Dervin et Céline Tournebise, « Rendez-vous ratés de l'interculturel en éducation ? Une étude de cas de l'éducation à la communication interculturelle en Finlande » (pp. 135-157), qui fait état de l'éducation à la communication interculturelle en Finlande, car l'expérience internationale vécue apporte un supplément d'intérêt à la discussion d'objets qui peuvent souvent paraître métathéoriques. En effet, la

conclusion décevante de cette étude de cas montre bien que cette notion d'interculturalité demeure très floue, labile et instable dans l'esprit des enseignants finnois qui l'utilisent de sorte que « les spécialistes ne partagent pas toujours les mêmes discours, même s'ils utilisent les mêmes mots » (p. 152).

Mais, finalement, n'est-ce pas l'ensemble des recherches développées dans ce volume qui s'avère décevant tant on peut avoir l'impression que la louable volonté de trouver des fondements épistémologiques sains et stables à l'analyse des productions discursives se heurte constamment aux leunres qui proposent les constructions verbales des langues naturelles, tout à la fois objets d'étude dans les rapports qu'elles entretiennent avec le monde extérieur et formes obligées d'analyse de ces objets. En tout cas, le mérite de la livraison est d'offrir quantité d'arguments – de la rhétorique aux nouvelles technologies – pour penser ces rapports inédits. La rubrique « Varia » (pp. 159-171) donne à lire deux articles d'Alice Krieg-Planque (pp. 173-187, sur Denis Stoyanne, *Petit glossaire de la guerre civile yougoslave*, Lausanne, Éd. L'Âge d'homme, 1994) et de Stéphanie Kunert (« Dégener les codes, sémiotique du défigement », pp. 189-191), tandis que deux comptes rendus de lecture (pp. 193-198) – Alice Krieg-Planque, Caroline Ollivier-Yaniv, coords, « Les "petites phrases" en politique », *Communication & Langages*, 168, juin 2011 et Émile Benveniste, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, Paris, Éd. de l'ÉHESS / Gallimard/Éd. Le Seuil, 2012) complètent l'organisation du volume.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Steven PINKER, *L'instinct du langage*.

trad. de l'anglais (États-Unis) par Marie-France Desjeux, Paris, O. Jacob, 2013 [1994], 495 p.

Il s'agit là de la réédition en format de poche du livre que ce chercheur canado-américain (Steven Pinker est né à Montréal) a publié il y a bientôt 20 ans... À l'époque de sa parution, l'ouvrage avait jeté quelque trouble dans la communauté scientifique, notamment chez les linguistes, les sociologues et même chez quelques psychologues en raison de la thèse innéiste ou nativiste que l'auteur soutenait en bon disciple des travaux de Noam Chomsky : « Le langage n'est pas un produit culturel qui s'apprend comme on apprend comment dire l'heure ou comment fonctionne le gouvernement de son pays. Au contraire, c'est une partie distincte de la structure biologique de notre cerveau. Le langage est

un savoir-faire complexe et spécifique qui se développe spontanément chez l'enfant, sans effort conscient et sans apprentissage formel, qui s'articule sans qu'il en connaisse la logique sous-jacente, qui est qualitativement le même chez tous les individus et qui est distinct d'aptitudes plus générales pour traiter les informations ou se comporter avec intelligence. C'est ainsi que certains spécialistes de sciences cognitives ont décrit le langage comme une faculté psychologique, un organe mental, un système de neurones et un module de traitement de données, mais je préfère le terme, archaïque je l'admets, d'instinct. Il rend l'idée que les gens savent parler plus ou moins dans le sens où les araignées savent tisser leur toile » (p. 15).

Et l'on reconnaîtra dans ces lignes la force d'une pensée qui fut novatrice à son époque. En effet, comment ne pas reconnaître dans l'écriture de Steven Pinker – que souligne bien ici la traduction de Marie-France Desjeux – une alacrité de pensée susceptible d'emporter immédiatement l'adhésion de ses lecteurs ? Mais, depuis et au-delà ? Composée de treize chapitres, l'ouvrage posait en thèse liminaire que l'homme disposait d'un instinct pour acquérir un art, celui du langage et des langues. Et, après une brillante déambulation à travers les moulins à paroles, le mentalais, les fonctionnements du langage et les mots, le silence, Babel, les bébés, les organes du langage et les « gènes de la grammaire », le big bang, le purisme linguistique, l'auteur arrivait à dégager – conformément aux objectifs du cognitivisme – tout simplement la structure de l'esprit.

Les comptes rendus de l'époque témoignaient de l'impact d'une telle réflexion sur un milieu académique dans lequel se déchiraient des chercheurs aux objectifs et aux ambitions diverses (Ray Jackendoff, André Joly, Ronald Langacker, Sylvain Auroux, Jerry Fodor, etc.), ou se contentaient de s'étonner des idées développées dans l'ouvrage (*Libération*, 27/04/99, accès : http://www.liberation.fr/sciences/1999/04/27/linguistique-selon-steven-pinker-le-langage-est-un-instinct-pas-un-apprentissage-les-genes-de-la-gra_269662, consulté le 27/09/13).

Aujourd'hui, cette ambition magnifique se trouve confrontée à de nombreuses formes de contestation. Une des plus argumentées et des plus fortes est incontestablement celle de Jean-Michel Fortis (« Le langage est-il un instinct ? Une critique du nativisme, de Chomsky à Pinker », *Texte ! Textes et cultures*, 4, vol. 13, 2008, accès : http://www.revue-texto.net/docannexe/file/1870/fortis_le_langage_est_il_un_instinct.pdf, consulté le 27/09/13) parue en 2008 dans la revue électronique *Texte !* qui montre bien comment l'épreuve des faits met

à mal certaines thèses de Steven Pinker, qui n'étaient au fond que des hypothèses ou, pire, des postulats. Ainsi la « découverte » du gène de la grammaire, permettant de poser l'existence d'une grammaire universelle, a-t-elle pu faire plus voir en Noam Chomsky un prophète et en ses disciples des « évangélistes » attentifs, qu'un scientifique à l'épreuve de la réalité des phénomènes. Mais, depuis la publication de récents travaux concernant l'énigme la plus importante de la science contemporaine (Meritt Rühlen, *The Origin of Language: Tracing the Evolution of the Mother Tongue*, 1994, New York, J. Wiley & Sons ; Terrence W. Deacon, *The Symbolic Species : The Co-evolution of Language and the Brain*, New York, W.W. Norton, 1997 ; Peter MacNeilage, *The Origin of Speech*, Oxford, Oxford University Press, 2008 ; etc.), il semble que les débats autour de l'origine du langage aient réinjecté dans le circuit des arguments nouveaux qui remettent en question les postulats brillants de Steven Pinker. C'est pourquoi on accueillera avec plaisir cette réédition au format de poche qui, permettant une plus large diffusion de l'ouvrage, saura stimuler la réflexion sur la question de savoir s'il existe des structures universelles – au sens d'entités autonomes de dépendances internes – du langage, si les fondements de ce dernier sont réellement biologiques et si, par l'existence de gènes de la grammaire, il est envisageable de recréer le langage humain avec ses roueries, ses points aveugles, par l'application de l'intelligence artificielle.

Comme on le voit, l'ouvrage qui a fait date et qui, par conséquent, est aujourd'hui daté, trouve en cette réédition une occasion inédite sinon de surprendre, du moins d'étonner encore des conceptions spontanées moins argumentées du langage, de son origine et de sa nature, qu'il force à justifier :

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Jean-François SABLAYROLLES, dir., « Néologie sémantique et analyse de corpus », *Cahiers de lexicologie*, 100, 2012, 254 p.

De la rencontre des tendances nouvelles en recherche sémantique avec l'intérêt porté aux *corpora* d'étude, que soutiennent globalement les avancées des nouvelles technologies informatiques, est née l'idée de cet intéressante livraison des *Cahiers de lexicologie*. Bien sûr, il n'y a rien de fortuit dans cette rencontre et ce sont d'abord des hommes qui ont impulsé le projet. On trouvera donc les propositions de quatorze acteurs de ce champ de recherche qui tous font preuve à la fois d'originalité, de rigueur dans l'analyse et de conscience critique dans leur souci d'étayer